

Modes de production

Qu'il existe une syntaxe générale, des lois immanentes à nos travaux et à nos jours, un principe explicatif des conduites et des pensées, tant collectives qu'individuelles, c'est ce dont on ne s'est avisé qu'assez tard, lorsque l'histoire, comme étude dépassionnée du passé, appuyée sur l'archive, s'est penchée sur l'histoire comme urgence, tumulte, conflits, confusion.

Il a fallu que le travail brise les entraves et les chaînes dont il était chargé, dès l'origine, pour qu'apparaissent, et le poids intolérable de ces chaînes et de ces entraves, et l'espérance d'une vie affranchie de la torture à laquelle il s'apparentait depuis la formation des premières sociétés historiques. Le mot vient du latin *tripalium*, qui désignait un chevalet tripode sur lequel les esclaves récalcitrants étaient désarticulés.

Le siècle des Lumières culmine avec les deux révolutions politique, française, et industrielle, anglaise. D'un côté de la Manche, on entreprend d'exploiter les ressources minérales, le charbon et le fer, pour se rendre « possesseur et maître de la nature », conformément au programme fixé par le rationalisme occidental, au seuil des Temps Modernes. Sur l'autre rive, la nôtre, on éradique les institutions féodales, le privilège et le bon plaisir, le droit divin, auxquels on substitue l'égalité formelle sans toucher, toutefois, à la propriété des moyens de production, qui reste privée.

Si la production matérielle de l'existence est première, déterminante, l'avancée de la civilisation doit s'accompagner d'un progrès comparable de la représentation que les hommes ont de ce qu'ils font et celle-ci rétroagir sur le passé.

Il semble que, du strict point de vue économique, l'histoire de l'humanité se ramène à cinq stades, dont la durée décroissante fait augurer à court terme, et au mépris des apparences, l'avènement d'une société universelle, assise sur l'appropriation collective des ressources et leur répartition égalitaire.

L'économie d'occupation ou de prélèvement ou, encore, domestique, a débuté avec l'humanité, il y a peut-être un million d'années. On en rencontrait encore, au siècle dernier, les vestiges dans les parties du monde que l'Europe a tardé à aborder, à investir, le cœur de l'Amazonie, le désert australien, les montagnes de Nouvelle Guinée, les zones polaires. Partout où les conditions favorables sont réunies, la géographie engendre l'histoire. C'est ce qui s'est produit le long des fleuves du Moyen et de l'Extrême orient, l'Euphrate et le Tigre, le Yang Tsé Kiang, le Nil. Des hordes guerrières asservissent les populations riveraines, les contraignent, sous la menace, à cultiver des graminées sur le limon fertile. Le surproduit est employé à des réalisations somptuaires, jardins suspendus de Babylone, pyramides d'Egypte, tombes des empereurs chinois, avec leur innombrable escorte de fantassins et de cavaliers de terre cuite, grandeur nature. Le mode de production esclavagiste est ruineux. Il s'autodétruit. On tue les esclaves à la peine quand ils ne sont pas mis à mort pour s'y être refusés ou crucifiés, par milliers, le long de la voie Appia lorsque, emmenés par Spartacus, ils se sont insurgés, en 70 avant J.-C. Rome est morte le jour où, ayant atteint les limites de son expansion physique, elle s'est immobilisée derrière le *limes*. Les casernes d'esclaves se vident. Les patriciens se replient sur leurs domaines, à la campagne. L'esclavagisme antique a duré trois millénaires et demi. Le Moyen Age, qui est une phase de régression rurale de mille ans, a commencé avant même que les barbares ne s'emparent de la Ville.

Le servage représente une amélioration du tableau, si sombres que semblent, à nos yeux, les temps mérovingiens. Les barons germaniques, nouveaux maîtres du sol, qui est l'unique source de richesse, alors, en cèdent un lopin – c'est le manse- aux producteurs – les manants-, qui se partagent désormais entre le travail nécessaire, pour eux et leur famille, et celui qu'ils cèdent au seigneur en vertu du droit de ban. S'y ajoute, avec le poids croissant de l'Eglise, la dîme.

C'est la poussée des forces productives qui brise, continuellement, les rapports sociaux. Des inventions de peu de mine, comme le collier de traction du cheval ou le moulin à vent, accroissent la productivité. Le gouvernail d'étambot met les sept mers et les cinq continents à portée des impérialismes naissants. La boussole, la poudre à canon, l'imprimerie, le papier, empruntés à la Chine, vont assurer à l'Europe, cinq siècles durant, une domination sans partage sur le monde.

Le capitalisme coïncide avec l'orientation consciente de l'économie en vue du profit, et non plus de la satisfaction des besoins, dans un cadre juridique nouveau. Le travail est libre et il incorpore systématiquement les acquis de la science et de la technique. La socialisation des forces productives devient incompatible avec leur appropriation privée. Un mode ultime de production s'impose avec le même caractère de nécessité que les quatre précédents. L'heure est venue, au cadran de l'histoire, d'une société d'abondance et d'égalité régie par la maxime : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

C'est le peuple russe qui, en 1917, contre toute attente, s'engage le premier, dans cette voie où les pays développés auraient dû le devancer. Est-ce pour avoir sauté une marche, court-circuité le capitalisme, passé directement de la féodalité, ou du mode de production asiatique qui en constitue une variante, au socialisme qu'il a échoué ? Est-ce que la détermination matérielle se venge de la pensée lorsque celle-ci, qui en avait pourtant reconnu le primat, tente de s'y soustraire ou de la contourner ?

Derrière nous, les mondes qui ont précédé, façonné celui que nous habitons. Devant, la question, ouverte, de celui que nous bâtissons. La réponse est aux mains de l'avenir.

Quel rapport entre ces généralités œcuméniques et l'art, la peinture, celle à laquelle s'adonne, par exemple, Jean-Pierre Bréchet, dans son atelier ?

C'est tout simple. Un homme est du social individué, de l'histoire incarnée, le point d'application éphémère de tout le passé.

Jean-Pierre Bréchet enseigne l'économie.

Mais elle n'occupe pas tout son esprit. L'abstraction à quoi elle se ramène, en théorie, s'accompagne d'une privation sentie, celle du monde sensible, à laquelle il ne peut se résoudre. Alors, il peint. A ce faire, c'est sa profondeur présente, les stades du mouvement historique, les successives figures du travail dont on vient de parler, et qu'il enseigne, en chaire, qu'il parcourt. Mais au lieu que ce soit en pensée, par le moyen du langage articulé, du concept, publiquement, c'est le pinceau à la main, seul, dans l'incertitude grande qui est la marque de l'invention plastique, « pratique pure, sans théorie ».

La preuve ? Eh bien, après avoir sacrifié, pour commencer, à la figuration hautement élaborée, mimétique, rationnelle à laquelle la peinture occidentale est parvenue, avec l'ensemble de l'activité, il revient aux sources de son art, donc de la civilisation, et trace des lignes, horizontales, surtout, des sillons comme, à plus de cinq mille ans d'ici, les esclaves de Mésopotamie et d'Egypte.

L'écriture est née, on le sait, d'un besoin inédit, qui est de garder en mémoire l'immense quantité de biens, de grains, d'agneaux et de chèvres, de métaux précieux qu'engendre le travail forcé. Les premiers scribes sont des intellectuels subalternes qui enregistrent entrées et sorties de denrées aux portes des magasins du temple et du palais. Lorsqu'il prend fantaisie à Jean-Pierre Bréchet de fragmenter les lignes qu'il tirait d'un bout à l'autre de ses toiles, comme le laboureur, de son champ, ce sont, à n'en pas douter, des caractères qu'il trace, indistincts, inintelligibles, comme les premières écritures le sont redevenues et longtemps restées aux yeux des adeptes de la notation phonétique que nous sommes.

Le tissage accompagne le passage du prélèvement et de la prédation à l'économie agropastorale. Après les sillons, les écritures, Jean-Pierre Bréchet a entrepris de croiser les traits, comme le tisserand, la trame et la chaîne.

Peintre, il lui reste une longue carrière à parcourir pour rejoindre le professeur qui enseigne l'économie contemporaine à l'université de Nantes, actuellement.

Pierre Bergounioux, octobre 2014, non publié